

# SEPT C O N

*«Des fois, j'ai le goût de m'asseoir. Des fois j'ai le goût de m'arrêter, de me reposer tranquillement. Mais c'est impossible. Je repars. Je me secoue. Je veux vivre. Mais c'est incroyable l'énergie que ça bouffe...»*

Diane Dufresne \*

**É**trange. Ce sont ces mêmes paroles que je me répète à 66 ans, en abordant la vieillesse et qui restent marquées sur la face interne de mes paupières dès que je ferme les yeux. La ferveur de vivre ne change pas. Rien n'est plus facile que de renoncer, et en même temps, rien n'est plus difficile.

La pratique de la vie m'a pourtant fait comprendre il y a quelques temps déjà, que la vieillesse avait débuté dans le tissu de mon corps et qu'elle se poursuivait silencieusement dans mes artères. Je ne me reconnais pas dans le miroir, mais je cherche à m'y retrouver car, sous ce masque, c'est moi qui existe. Ce que je déplore le plus peut-être, c'est de ne pas être la grand-mère plantureuse, abondante, que j'ai toujours vue sur les portraits anciens et, coquettement, je ne détesterais pas, devant un appareil, prendre une allure de femme forte dans une longue robe sévère, - histoire d'établir une sorte de filiation avec une race de femmes que j'ai aimées. Rien à faire, j'entre dans ma vieillesse comme tout le monde, avec ma «Beaver photo» prise en vitesse en face du Bureau des passeports.

Il n'y a pas d'initiation à la vieillesse d'aujourd'hui. On m'y a plantée alors que je rêvais encore. Depuis que j'ai 65 ans, tout m'invite au renoncement, à la résignation, au silence : vieille morale de mon enfance dont je reconnais la senteur. Vieille manipulation politique dont je reconnais les ficelles.

Et c'est là que je me prends à hurler en sourdine. Pourtant, on parle de moi partout : dans la page éditoriale, dans la page économique, dans les nouvelles mondiales. On me donne un poids, mais j'ai l'impression de faire basculer la terre. Je reçois des lettres personnelles de ministres, je reçois leur allocation, il m'arrive des prospectus de maisons d'accueil, de centres de loisirs sénior où je peux apprendre le macramé, le batik, la poterie, l'aquarelle et le bridge avec des inconnus de ma catégorie. On me tend une main aussi attrayante qu'un piège à ours. Les gouvernements si bons pour leurs retraités, les médias si curieux de nos besoins, les médecins si attentifs à notre santé abonnée à leurs soins préventifs, tous ces hommages magnanimes étalés en chiffres

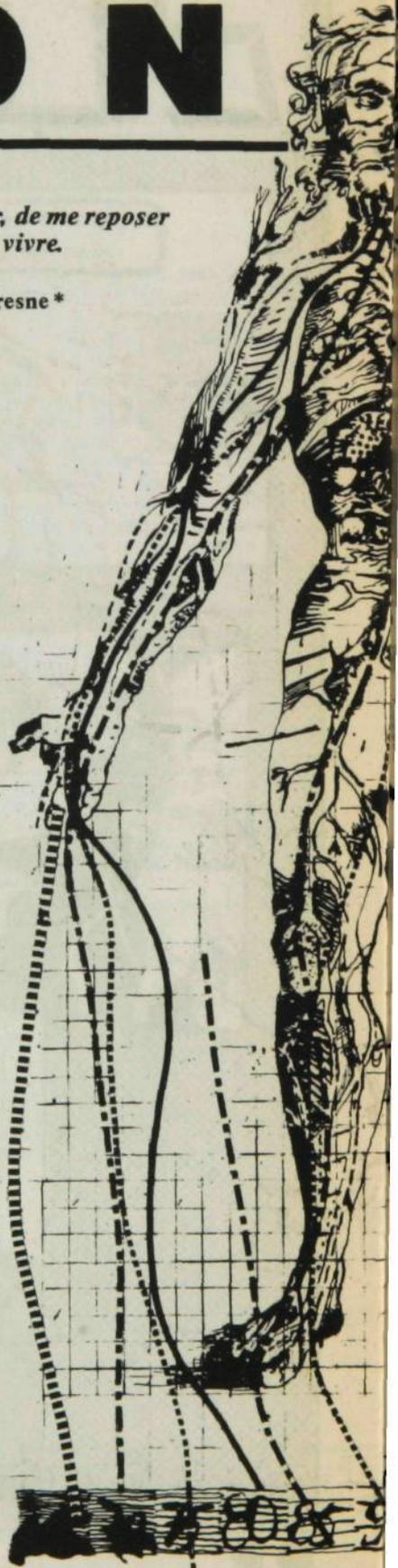
et en gros titres me glacent la vieillesse que je prévoyais vivre.

La société industrielle et, dans son sillage, les planificateurs de mon énergie productrice découpent en tranches chronologiques, fondées sur celles que l'administration décrète, ma vie à moi qui ne demandais qu'à la poursuivre sans heurter personne. Avant mes 65 ans, je me refusais à cette fabrication systématique de vieillards immobiles et voilà que je me retrouve dans le lot : on a dû m'y attirer par message subliminal. On a acheté mon renoncement, ma résignation, mon silence ; je n'ai plus de combats à proposer. La science m'a donné une promesse de vie au-dessus de mes moyens. Que les économiquement faibles et des grabataires se syndiquent pour avoir droit à leur ampoule électrique ou à leur pitance : l'idée n'est pas encore venue à l'Establishment, qui reçoit comme nous ses prestations, de les verser régulièrement aux Petits frères des pauvres !

Lorsqu'on me prouve par toutes sortes de statistiques qu'il y a sept personnes qui travaillent pour me faire vivre actuellement, parce que je suis vieille, sept personnes anonymes que je ne peux même pas remercier chaque matin quand elles sont en file sur le pont Jacques-Cartier ou le Victoria ou le Champlain ou le Cartier-ville ou le Papineau, j'ai envie de mourir dans mon lit car je me sens surnuméraire. Je voulais vieillir libre et voilà qu'on me rend dépendante et coupable d'exister.

Et pourtant.

Qu'elles viennent chez moi ces sept personnes, après leur travail auquel je les astreins : je leur offrirai à boire et on trinquera ensemble à la santé de nos rapports humains. Car c'est cela qu'on est en train de gâcher entre vieux et jeunes, en leur répétant constamment qu'ils auront à nous porter sur leurs épaules. Finalement, on enlève à chacun sa dignité et sa signification. Ni l'un ni l'autre ne correspondons plus à ce que nous sommes. L'aide de l'État et des collectivités se borne froidement aux aspects socio-économiques. Pourquoi ne parlerions-nous pas entre nous de rapports humains : notre propos deviendrait moins défaitiste. On nous force à détruire cette vérité muette entre



# T R E U N E



nous, qui est une vérité d'amour.

Et si on continue à me parler sur ce ton déshumanisé, un jour, moi et mes semblables ridés ou perdus, nous proposerons deux solutions. Ce sont deux utopies, naturellement: l'imaginaire est ce qui nous reste de plus beau.

Première solution-utopie. On se rassemble à la montagne, sur les Plaines d'Abraham ou dans un Woodstock perdu, pour vous donner rendez-vous. Le programme? Il serait simple. On se regarde face à face. Tu as tes jeans, tes chandails flamboyants et ta bicyclette. Moi, mes châles multicolores, mes cheveux blancs et je serai peut-être motorisée. Ce serait la fête de notre rencontre. On se découvrirait peu à peu, parce qu'au fond, on ne s'est jamais vus tous ensemble, autrement que dans des statistiques. Je pense qu'on en arriverait à se sauter au cou. On comprendrait tous les deux le sens de la vie que tu commences et celui de la mienne que j'achève.

Deuxième solution-utopie. Si on s'obstine à me rappeler les sept qui me font vivre, en essayant de nous diviser, moi et ma phalange de vieux, tu nous verras un beau matin sur le pont de Québec, de Jacques-Cartier ou de San Francisco, avec nos châles et nos chemises chaudes, et on se fera une euthanasie grandiose, généreuse et collective, car j'ai toujours cru que jeunes et vieux faisaient cause commune et, s'il est une immolation plus juste que les guerres ou le chômage qui te tuent, ce sera la nôtre que nous t'offrirons en échange, pour que tu vives.

Prix Nobel de la paix décerné aux vieux de ce monde! Et dis-moi que ce n'est pas de désespoir que je te parle, c'est toujours de ferveur de vivre et de rapports humains. Autrement dit, d'amour. «Mais c'est incroyable l'énergie que ça bouffe...»

MARTHE BLACKBURN



Illustration: Danielle Blouin, Sylvie Roche  
Photo: Anne de Guise

\* La Presse, 16 octobre 1982, entrevue de Pierre Beaulieu.